

Villa Kérylos, "*un délicieux mensonge*"

Nicole Caligaris

J'avais suivi sur cette côte méditerranéenne, un certain Slade, un voyageur qui s'était posé ici le temps de se refaire avant de partir pour l'Afrique où il comptait disparaître et où il s'est perdu en effet. Moi, j'avais échoué ici. Et je revenais le soir au bout de ce cap que les gens du coin appelaient la Pointe des fourmis, avant que la "villa grecque" lui fournisse son nom de scène.

On raconte que par certains matins d'automne qui réunissent des conditions dont les connaissances humaines n'ont toujours pas percé le secret, harmonie entre la terre et l'eau, équilibre des vents, paix des éléments, que sais-je, les hirondelles viennent se rassembler ici au moment de leur départ pour les côtes africaines, et qu'avec un peu de chance on peut assister à ce spectacle, raconté dans les textes anciens, de quelques oiseaux, trop vieux pour trouver l'envol, que de jeunes femelles reviennent prendre sur leur dos, pour leur offrir, à la force de leurs propres ailes, un dernier vertige au-dessus de la mer, un dernier tour heureux dans le jour en train de renaître, dont ils seront désormais seuls à voir décliner la lumière, cette splendide lumière turquoise des automnes méditerranéens, sur les rochers de la Pointe des fourmis, quand elles les auront laissés à terre et qu'elles seront parties.

Slade avait dû connaître cette mélancolie qui vous prend face à la mer, face à l'horizon qui arrête le monde, une ligne formée entre deux surfaces que nous voyons se joindre. Mais c'est une illusion, un mensonge des apparences, une image que forme notre esprit. Elle nous rappelle notre petitesse humaine, la limite de notre vision, les tours de notre imagination, toujours prête à reconnaître dans ce que nous croyons voir l'image de ce que nous avons en mémoire.

Nous voyons une villa grecque dans cette maison qui n'est pas une villa grecque, qui est une image elle aussi, témoin des idées et de l'art de l'époque où elle a été conçue, ces toutes premières années du XX^e siècle, où un art déco d'avant-garde devenait la mode des salons, tout comme l'art de la suggestion, l'art des prestidigitateurs, des spirites, des médiums dont les pouvoirs ou bien faudrait-il dire les spectacles, étaient étudiés par les scientifiques.

La Côte d'azur avait reçu, dans ces années 1900, une célèbre médium italienne, Eusapia Palladino, que s'arrachaient les meilleurs salons, dans toutes les villes européennes, parce qu'elle entraînait, paraît-il, en communication avec les esprits des morts. Ceux qu'elle convoquait, cette saison-là, avaient plus de deux mille ans d'âge, leur souffle provenait de la Grèce du II^e siècle avant JC, plus particulièrement de Delos, ville cosmopolite où l'on parlait toutes les langues du bassin méditerranéen, et c'est dans une de ces langues que, par la bouche d'Eusapia en transe qui était seule à l'entendre, les esprits des anciens Grecs parlèrent aux vivants qui en eurent les larmes aux yeux paraît-il, une langue dont aucun des savants qui assistaient à la séance ne connaissait un traître mot, pas même l'helléniste éminent qui publia, dans le bulletin de la Société Historique et

Archéologique, un compte rendu extrêmement troublé.

Slade était un homme du XX^e siècle, il fréquentait la bibliothèque, à ses heures, il avait déniché le bulletin de cette société savante qu'il lisait pour le plaisir, l'admiration qu'il portait à cette passion de la connaissance, du patient travail pour rendre accessibles aux amateurs les avancées de pointilleuses recherches, conduites par des amateurs. Voilà comment il avait découvert le projet de l'archéologue Théodore Reinach qui apportait mille précisions sur l'architecture des maisons habitées jadis par ces morts.

Voyageur dans l'espace, Slade s'était entiché d'expériences et de rapports sur les voyages dans le temps. Il prétendait que, placé au bon endroit dans des circonstances encore impénétrables mais qui se produisent plus souvent qu'on ne pense, un sujet pouvait, par la puissance de son esprit, s'affranchir du temps comme de l'espace, rejoindre des époques que l'histoire a laissées enfouies, avec leurs vestiges, sous une épaisse couche d'oubli. Et il cherchait à se faire oublier, lui aussi, sous ce nom, Slade, qui n'était qu'un nom d'emprunt.

J'avais voulu savoir. « Je suis un amateur d'art, m'avait dit l'antiquaire, je possède des tableaux, des bijoux, des meubles, des vitrines remplies de statuettes vieilles dans une cave, toutes les pièces de ma collection ont en commun d'être des faux, exécutés par de grands artistes dont on n'a jamais su le nom et qui leur ont rendu le plus sérieux hommage, c'est ce qui fait la valeur de ces objets, tous ont été fabriqués pour créer l'illusion. Je possède une collection de mensonges, qui n'en sont pas moins des œuvres d'art, car ils sont l'illustration parfaite de la célèbre phrase du philosophe : "l'art est un délicieux mensonge." C'était une pièce magnifique que Slade a emportée, un oiseau kérylos, perché sur le dos d'une hirondelle de mer, comme dans le mythe. Elle n'était pas à vendre, encore moins à prendre. Dites-lui qu'il est mort. Ni la police ni mes hommes ne lui laisseront plus un jour de répit. »

Dans les premières années du XX^e siècle, Théodore Reinach avait imaginé sa maison grecque et des années plus tard, le voyageur que j'ai connu avait trouvé ce point idéal de jonction entre le présent et le passé. Il était venu attendre patiemment la faveur des éléments pour disparaître, pour partir rejoindre dans le temps l'ancienne ville de Delos où se trouvait l'original de la villa Kérylos, dont il avait trouvé les plans dans les articles de Reinach. Et il faut croire qu'il a réussi son coup parce que je n'ai plus jamais entendu parler de lui.